

Notices Biographiques des Contemporains Illustres.

LE PÈRE LACORDAIRE.

(Suite.)

Cette pensée, bien qu'il soit facile avec un peu d'attention de la saisir, n'apparaît pourtant pas très-manifestement dans tous les sermons de M. Lacordaire; les premiers surtout, qui suivent la rupture avec M. de La Mennais, portaient encore à un haut degré l'empreinte du catholicisme libéral et révolutionnaire de l'Avenir. C'est au point que les Conférences qu'il prêcha au collège Stanislas, un an après son retour de Rome, et qui commencèrent sa grande renommée d'orateur sacré, lui attirèrent une vive censure de la part de l'autorité ecclésiastique.

Mais son succès avait été trop éclatant pour qu'on ne revint pas à lui. Au carême de 1835, on lui proposa de prêcher à Notre-Dame, à la condition qu'il lirait préalablement à l'examen de ses supérieurs un plan et des cadres de conférences. « L'abbé Affre, dit un écrivain (Esquisses des orateurs sacrés), fut chargé par l'archevêque et son conseil d'examiner scrupuleusement les sujets présentés par l'abbé Lacordaire, et d'en faire un rapport. » Ce rapport fut favorable, et c'est à lui que l'illustre prédicateur dut de pouvoir aborder la chaire de Notre-Dame (1).

La son succès fut plus grand encore qu'à Stanislas. Pendant tout le carême une masse de jeunes gens se pressa autour de sa chaire. Cependant ses supérieurs, ne le trouvant pas encore assez dépourvu du vieil homme, l'engagèrent à retourner à Rome pour se calmer tout à fait. Il y arriva en juin 1836, fut reçu par le pape à bras ouverts, et, après quelques mois de séjour, pour prouver qu'il ne lui restait rien de ses erreurs d'autrefois, il écrivit en décembre 1836, la brochure intitulée *Lettre sur le Saint Siège*, qui fut publiée en 1835, et dont je vais parler plus loin, parce qu'elle est de la plus haute importance pour l'appréciation des idées actuelles de M. Lacordaire. Il revint à Paris pour prêcher à Notre-Dame la station quinquagésimale de 1835. Son jeune auditoire fut transporté comme toujours. A la fin de la station, l'archevêque de Paris l'appela un prophète nouveau et annonça qu'il allait partir encore une fois pour

(1) Dans son dernier sermon, le Père Lacordaire a salué l'occasion de rappeler avec reconnaissance à Mgr Affre, archevêque de Paris, le service que l'abbé Affre lui avait jadis rendu.

Rome, malgré ses vives et réitérées instances. Or on affirme que le nouveau départ pour Rome, malgré les vives et réitérées instances, eut justement pour cause plusieurs observations sévères sur des idées et des formes de langage qu'on trouvait suspectes; on indiqua même comme un des motifs principaux de la résolution que prit alors M. Lacordaire d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, le désir d'affranchir sa parole de toute censure épiscopale, en ne relevant plus que du général de son ordre. Il partit de France le 7 mars 1839, fut accueilli avec un grand empressement par le général des Dominicains, et approuvé dans sa résolution par le pape. Le 3 avril de la même année, il fut affilié au couvent de la Minerve, écrivit pendant son noviciat son *Mémoire pour le rétablissement en France de l'ordre des Frères-Prêcheurs*, et prit l'habit, le 6 avril 1840, conjointement avec un jeune laïque français, ex-saint-simonien, M. Regnaud, qui est, je crois, mort depuis, et il ajouta à son pronom de Henri celui du fondateur de l'ordre. Après avoir passé quelque temps au couvent de la Quercia, à Viterbe, il revint s'établir à Rome, au couvent de Sainte-Sabine, sur le Mont-Aventin. C'est là qu'il écrivit la *Vie de Saint Dominique*, qui fut publiée en 1841. Dans la préface de ce dernier ouvrage il annonçait qu'il passerait dans cette retraite plusieurs années, « non, dit-il, pour éligner le moment du combat, mais pour nous préparer gravement à une mission difficile. » Il revint cependant en France au bout de quelques mois, et inaugura, le 15 février 1841, son nouvel habit dans la chaire de Notre-Dame, au milieu d'un immense concours d'auditeurs. Le sermon qu'il prononça sur la *Nationalité française*, et dont je dirai un mot plus loin, fut très-diversément apprécié; les contestations qu'il souleva empêchèrent qu'il fût suivi d'aucun autre. Le prédicateur retourna à Rome, où l'on dit qu'il fut blâmé par le pape lui-même, bien que le fond du sermon fut loin d'être contraire aux idées du Saint Siège; la forme seule aurait été jugée compromettante. Quoi qu'il en soit, le père Lacordaire, revenu en France depuis quelque temps, après avoir obtenu un grand succès à Bordeaux, vient de prêcher l'Avent avec un égal succès à Nancy, en attendant qu'il lui soit permis de réaliser son désir de fonder en France un couvent de son ordre. Il paraît, si j'en crois des personnes bien informées, que l'obstacle vient beaucoup moins du gouvernement que des évêques, peu amoureux du froc en général, mais surtout du froc dominicain, et dont aucun ne veut permettre dans son diocèse l'établissement de cette milice indépendante. J'ai groupé successivement ces divers faits bio-

graphiques, pour n'avoir plus à m'occuper que de résumer et d'apprécier de mon mieux, avec toute la modération, mais aussi avec toute la franchise que nécessite le sujet, en m'appuyant des sermons et particulièrement des écrits de M. Lacordaire, de résumer, dis-je, et d'apprécier de mon mieux le manièment de l'ancien rédacteur de l'*Avenir* entend aujourd'hui l'application du catholicisme à l'état social.

Si M. Lacordaire était un prédicateur ordinaire, dissipant exclusivement, comme ses illustres devanciers ou ses contemporains, sur des questions de dogme chrétien ou de morale chrétienne, une appréciation critique de sa pensée serait à mes yeux unedemi-inconvenance et une témérité; mais M. Lacordaire est un prédicateur d'un genre nouveau, et tel qu'on peut dire de sa parole qu'elle appartient à la fois à l'ordre spirituel et à l'ordre temporel, car elle semble avoir adopté pour thème unique cette question mixte des rapports de l'Eglise et de l'Etat. Or, cette question, l'écrivain est bien autrement explicite que l'orateur; par conséquent l'un et l'autre sont de ma compétence, et il me semble d'autant plus nécessaire d'exposer et d'apprécier les idées actuelles du célèbre Dominicain que la plupart de ses jeunes auditeurs se faisant, d'après la forme, une illusion complète sur le fond, s'imaginent que M. Lacordaire est toujours, sans la réserve imposée par sa situation, l'homme de l'*Avenir*, l'homme de l'Alliance de la foi et de la raison, du pape et des peuples contre les rois; plusieurs applaudissent en lui ce qu'ils appellent un *christianisme large et progressif*. J'ai déjà montré le côté suspect de cet apparent progrès de l'*Avenir*; reste maintenant à exposer comment M. Lacordaire, convaincu, depuis l'encyclique, de contenté d'effacer le nom d'un des associés, de remplacer les peuples par les rois, et propose aujourd'hui nettement à ceux-ci de se mettre au service de la papauté, dans le but éminentement progressif de faire rentrer dans le néant cette fille de Satan, la raison humaine, insoumment émancipée depuis quatre cents ans, c'est-à-dire de rétrograder en plein moyen-âge.

Avant d'aborder ce fougueux manifeste de M. Lacordaire contre la raison, intitulé *Lettre sur le Saint-Siège*, il nous faut remonter plus haut et suivre la métamorphose du rédacteur de l'*Avenir*, en la prenant à son point de départ, l'encyclique.

On a vu dans ce qui précède comment, lors du voyage à Rome avec M. de La Mennais, M. Lacordaire, après avoir rédigé lui-même le mémoire présenté au pape en faveur du système de l'*Avenir*, se sépara brusquement de son compagnon de voyage, et retourna en France où

l'encyclique ne tarda pas à venir le confirmer dans la conviction de ses erreurs. Il s'empressa d'adhérer à la décision pontificale, et garda le silence jusqu'à l'apparition des *Paroles d'un Croquant*. Aussitôt que M. de La Mennais se fut précipité ouvertement dans le schisme, son ancien disciple dut devoir rompre le silence, et il publia, dans l'*Univers religieux* du 2 mai 1834, un article intitulé de *l'Etat actuel de l'Eglise de France*, où il déclarait qu'il n'était depuis longtemps séparé de M. de La Mennais, et où il annonçait en quelque sorte officiellement, son repentir d'avoir contribué autrefois à l'exaltation des esprits, et sa rétractation des doctrines qu'il avait naguères professées. Cet article est fort remarquable de style. On a dit que M. Lacordaire ne savait pas écrire; si l'on entend par là qu'il est faible dans la coordination des diverses parties d'un livre, on a raison; la plume de M. Lacordaire ne brille pas plus que sa parole par cette dialectique puissante qui distinguait si éminemment Bourdaloue, par exemple; mais, comme sa parole aussi, et peut-être encore plus que sa parole, elle est toujours colorée, chaleureuse, poétique, éloquent.

Quelque temps après, M. Lacordaire voulant sans doute prouver que cette rétractation n'était pas seulement un acte de soumission et de foi catholique, mais encore le résultat d'une conviction réfléchie, entreprit de réfuter la philosophie de l'*Essai sur l'indifférence* qui avait en quelque sorte servi de base aux doctrines de l'*Avenir*; car la même fusion que M. de La Mennais avait d'abord tenté d'établir entre la foi et la raison, l'*Avenir* prétendait la réaliser, au point de vue politique, entre l'antique papauté et la démocratie moderne.

On connaît la doctrine philosophique de l'*Essai sur l'indifférence*. M. de La Mennais trouvait la philosophie affranchie depuis trois siècles du jong de la théologie et n'admettant plus, sur la question fondamentale de la certitude, d'autre autorité que celle de l'évidence, tandis que la théologie, au contraire, n'admettait d'autre évidence que celle de l'autorité. Ce sont ces deux puissances, depuis si longtemps séparées, qu'il entreprit de ramener à l'unité, en prouvant à la philosophie l'évidence de l'autorité, c'est-à-dire de la révélation, par l'autorité même de l'évidence, entendue, non plus dans le sens individuel de Descartes, comme un résultat perdu par la raison privée de chacun, mais bien comme le résultat de la raison générale de l'espèce. Ainsi, accordant aux philosophes que l'adhésion de la raison humaine est le caractère distinctif du vrai, il y mit cette condition: que l'adhésion aurait le double caractère de l'universalité de la perpétuité, c'est-à-dire que le genre humain

seul pourrait être considéré comme le dépositaire de l'oracle infallible de la vérité.

Cela posé, il examina les vérités reconnues par la raison générale du genre humain; il établit la conformité du symbole antique et universel avec le symbole chrétien; il s'efforça de prouver par les monuments de tous les peuples que le genre humain avait cru toujours et partout aux dogmes enseignés par l'Eglise catholique, et il en conclut que chacun devait y croire, sous peine de mettre sa raison au-dessus de la raison générale du genre humain, c'est-à-dire de nier sa propre raison en niant celle de l'humanité.

Cette démonstration philosophique de la vérité religieuse excita des récriminations dans les deux camps; tandis qu'une partie des catholiques repoussait comme dangereux un système qui prétendait éteindre la foi sur un point d'appui humain, les philosophes se récrièrent contre cette manière de confisquer les droits de la raison individuelle au nom de la raison générale interprétée catholiquement, c'est-à-dire, ainsi qu'on l'exprime assez plaisamment, d'admettre la voix du régiment à la condition que la voix des soldats ne compterai pas. D'un autre côté, un grand nombre de catholiques, convaincus qu'il y avait profit pour l'autorité de l'Eglise à ce que la révélation fût présentée, non plus seulement comme un fait isolé dans l'histoire du monde et se prouvant par lui-même, mais encore comme le résumé de toutes les révélations antérieures, comme l'écho traditionnel de la parole divine vibrant perpétuellement à travers l'espace et le temps, un grand nombre de catholiques adhérèrent avec ardeur à une doctrine qui, en donnant une plus large base à l'autorité de l'Eglise, semblait agrandir le terrain dans lequel s'était jusque-là renfermée la discussion. M. de La Mennais fit école, et M. Lacordaire, bien qu'il ait dit plus tard n'avoir adhéré que par lassitude, fut un disciple très-fervent, et le plus fervent de tous.

Je n'ai pas à discuter ici philosophiquement la doctrine en elle-même; je dois m'en tenir à la réputation du maître par le disciple. Cette réputation n'a rien de neuf; elle consiste tout simplement à reproduire contre la raison générale un argument déjà connu et allégué contre la raison individuelle.

(A continuer.)

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

HISTOIRE DES GIRONDINS,

PAR M. DE LAMARTINE.

L'ouvrage de M. Lamartine, si impatiemment attendu, s'ouvre dans une introduction, où l'auteur nous propose de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques tableaux sensationnels, extraits de ce livre admirable, mais avant qu'il nous avertisse d'être en garde contre une certaine manière de raconter, qui donnerait un faux aspect à l'histoire vraie; beaucoup de nos lecteurs ne se rappellent des Girondins que leur motif héroïque et leur langage sublime. Un dernier français, M. Alloy a retracé ce temps avec la verve qu'on lui connaît, nous en aurons mieux fait que de nous servir de sa description.

Le 30 octobre 1793, à dix heures du soir, vingt prisonniers furent ramenés à la Conciergerie, après avoir été condamnés à mort par le tribunal révolutionnaire: c'étaient les girondins; Brissot, Ducos, Fonfrède, Gensonné et Verguin marchaient à la tête de ce cortège illustre, qui portait secrètement le deuil de la révolution française. Un de leurs compagnons venait de les quitter à jamais, trop faible ou trop fort pour attendre la mort commune du lendemain: Valazé, en entendant son arrêt de mort, s'était tenu sur la sellette du tribunal; les guichetiers dépouillèrent son corps dans une salle de la Conciergerie, et ce fut dans cette salle même que se passa la dernière nuit des girondins.

Il était là, dans une chambre ensablée, ces poètes, ces tribuns, ces gentilshommes, ces prélats, ces hommes de guerre, qui devaient mourir le lendemain. Ils s'assirent autour d'une table, dont la nappe étalait le sang de Valazé, et ils firent en commun, a dit M. Thiers, un dernier repas où ils furent tour à tour gais, sérieux, éloquent.

La veille des girondins commença par le souvenir de la jeune république, et par la crainte de la tyrannie qu'ils avaient peut-être léguée à la révolution. Ils parlèrent des rôles qu'ils avaient joués dans la tragédie révolutionnaire, et la pensée de la mort qu'ils allaient subir provoqua bientôt, entre toutes ces nobles intelligences, une discussion calme, grave, éloquente, poétique, sur Dieu, sur la religion, sur l'immortalité de l'âme.

Les girondins burent ensuite à l'avenir, à la gloire de leurs amis, en se demandant peut-être si tous ces nobles amis pourraient leur survivre; les cris de patrie et de liberté retentirent au fond de cette Conciergerie que Fouquier-Tinville avait surnommée l'*antichambre de la guillotine*; enfin, la causerie devint plus vive, plus franche, plus familière; les demi-dieux consentaient à n'être pour un instant que des hommes.

Mainvielle, Ducos, Gensonné et Boyer-Fonfrède firent circuler autour de la table, avec les verres qui leur empressaient à l'envi, l'esprit, la gaîté, le persillage, l'abandon, l'insouciance, le courage, tout l'enthousiasme d'une héroïne folle: la Girondo avait produit des Athéniens.

Quatre heures, les hymnes et les chansons couronnèrent le festin: les convives empruntèrent des fleurs à la poésie. Après les beaux airs patriotiques de la révolution, chantés en chœur, Viger fredonna quelques refrains amoureux; Duprat roucoula une romance patoise; Ducos chanta des couplets dont il était l'auteur,

et Gensonné se leva pour répéter la Marseillaise....

En ce moment-là, cinq heures du matin, les concierges et les guichetiers parurent sur le seuil de la porte; ils venaient faire l'appel des prisonniers, afin de les reconduire dans leurs cachots.

Le 31 octobre, à onze heures du matin, les Girondins sortirent de la Conciergerie, et leur premier regard, du haut de la charrette, tomba sur madame Roland, que l'on menait, de l'Abbaye, au tribunal révolutionnaire. Les girondins moururent ensemble sur l'échafaud; ils léguaient, dans le souvenir de leur vie et de leur mort, un admirable sujet d'étude historique à Charles Nodder et à Lamartine.

Ce sont ces girondins dont M. de Lamartine a entrepris l'histoire, et, disons-le tout d'abord, l'historien a été digne de la tâche qu'il s'était imposée.

Son livre embrasse la grande période des citoyens, des héros, des saints, des martyrs et des scélérats, des belles vies, des morts plus belles, des vertus sublimes et des crimes atroces. Il commence à la mort de Mirabeau, et finit à la mort de Robespierre, au 9 thermidor. Mirabeau ouvre glorieusement cette mémorable époque, semblable à l'une de ces statues gigantesques et puissantes que Michel-Ange sculptait à l'entrée de ses monuments, comme pour annoncer un monde nouveau. Le député d'Aix et de Marseille, le patriote révolté, le Grec en fureur, devient l'éloquent initiateur de 89. L'âme de la révolution est en lui. Il communique au peuple cette âme qu'il a reçue du peuple, cette âme qui s'agite, éclaire en tout sens, qui se fait légion et foule, qui, après Mirabeau, Lafayette, Bailly, s'incarne un moment dans Verguin, madame Roland et les girondins; puis se souille et rugit en Danton, audacieux et terrible comme une ivresse; puis s'endurcit en Robespierre, implacable comme une orthodoxie. Ces hommes qui représentent les colères, représentent aussi les idées de la révolution. C'est là leur honte et leur honneur. Robespierre et Saint-Just guillotins, il est bien encore question de gloire militaire, de monarchie constitutionnelle, mais la liberté, l'égalité, la religion du désisme ont atteint leur cime. Deormais la démocratie sera forcée de repasser par les mêmes traces, en maudissant les crimes, en en jetant l'eau lustrale sur les dalles et sur les noms, et purifiant tout, comme on purifie une temple où un sacrilège a été commis.

Tel est l'espace que M. de Lamartine parcourt dans son livre, tantôt roman, tantôt poème, toujours histoire. Il y rencontre une variété d'hommes et de faits, qu'il raconte avec la prodigieuse souplesse de son talent, au rayon de l'idée morale, que d'autres n'ont pas vue, mais dont M. de Lamartine salue partout la faible lueur, à travers les ténèbres de ce sanglant et glorieux chaos.

Tous les faits, tous les hommes de cette immense régénération, qu'on appelle la révolution française, il les étudie et les reproduit avec conscience et avec bonheur. Cet arbre aux mille rameaux, il ne le décrit pas seulement par le moment, il pousse jusqu'aux racines. Les événements de ce drame immense, il les déroule par leur commencement: les acteurs, ils les suit

dès leur origine. Il traverse leur vie privée, et il l'éclaire jusqu'au pathétique. Il éclaire ce vaste horizon, au flambeau de la philosophie qui domine chaque siècle et chaque période historique. Il sait que la révolution française a été préparée par la réforme religieuse, cet affranchissement de l'esprit, et que Luther est l'auteur de Mirabeau. Il sait aussi que le 89 de la bourgeoisie sera dépassé à son tour, et mènera inévitablement à un 89 plus complet, un 89 pacifique de la démocratie. Et cette intelligence générale de son sujet lui permet de juger providentiellement, avec vérité, ce qu'il a peint avec enthousiasme. Pour arriver à la science complète des faits et des hommes, à la réalisation de son œuvre, que de recherches, que de travaux, que de labeurs dont les lecteurs ne se doutent jamais! Non seulement il a compulsé toutes les pièces diplomatiques, politiques et militaires, tous les journaux, le *Moniteur* en tête, tous les mémoires, toutes les annales de ces temps si divers dans leur unité; mais il a découvert des milliers de papiers inédits, des correspondances, des notes, des secrets de famille. Il a fait la revue de tous les survivants de cette époque prodigieuse, personnages curieux, brisés, mais non vaincus par les ans, et dont la plupart, pleins de révélations instructives, d'éloquence familière, de majesté héliénienne, persistent dans une conviction obstinée, leur dernière grandeur. Caractères de bronze qui gardent en vives arêtes l'empreinte de 93! Quel heureux hasard pour M. de Lamartine qui a pu converser avec ces témoins passionnés dont il a fécondé les paroles, en devinant les reticences, en corrigant les colères, mais en relevant le geste, la pose, la couleur, et le cri de leur poitrine qui résonne encore dans leur fer langage, comme le coup et l'accent des temps.

Nous le dirons sans détour. Avant d'avoir lu l'ouvrage entier, nous faisons un reproche grave à M. de Lamartine de sa partialité pour certains tribuns souillés de crimes, et nous nous proposons de la combattre. Mais, en passant de quelques fragments à l'ensemble, nous avons changé d'avis.

Trois considérations nous ont frappé qui absolvent M. de Lamartine.

Et, d'abord, il n'est jamais systématique. Il ne s'est pas fait des hommes tout d'une pièce. Ceux qui il avait loués une première fois pour de beaux discours et de belles actions, il les poursuit et les flétrit pour des actions coupables ou pour des paroles atroces. Il n'est fidèle à aucun caractère qui se dément lui-même; et, quand un homme qui était un grand citoyen devient un scélérat, un scélérat, un bourreau, M. de Lamartine, qui n'a pas tu le bien, ne tait pas non plus le mal, peu soucieux de mettre l'unité où la nature a mis la contradiction, juge tantôt bienveillant, tantôt sévère, selon les occasions, et ne se proposant pour but, pour unité, que la vérité austère de l'histoire.

Comment ne serait-il pas conduit ainsi à l'idée morale? Voilà le flambeau de M. de Lamartine. Dans cette période agitée où l'idée morale, après avoir été méconnue jusqu'aux attentats, a été insultée, outragée, ou du moins délaissée par tant d'écrivains, M. de Lamartine n'en a jamais été le déserteur. Il l'a toujours reconnue, honorée, adorée, et dans ce livre plus

que dans aucun autre. Ce n'est pas certes qu'il soit indifférent ou même impartial; il est partial pour la révolution française, et il veut son triomphe; mais comment? Par l'épée de la guerre et par le glaive de la loi, pourvu que la guerre soit légitime, et que la loi soit juste. Au-delà de là, les crimes commencent; or, les crimes ne sont pas nécessaires. Royer-Collard l'avait dit d'une voix austère, Lamartine le dit d'une voix irrésistible. Il le dit, il le persuade. On s'éprend avec lui de l'idée morale, et, lorsqu'on la trouve éteinte, soit dans la boue, soit dans le sang, et qu'il la rallume, on s'associe à ce devoir tant négligé, tant violé de nos jours, et l'on maudit le fatalisme, ce fantôme dérisoire de la Providence qui met l'égoïsme là où elle a placé le dévouement, et qui, peu à peu, étonne toutes les libertés, excuse et glorifie toutes les tyrannies.

Ces instincts de l'historien une fois constatés, on reconnaît qu'au milieu de personnages plus ou moins coupables, plus ou moins criminels, et qui lui arrachaient quelquefois, peut-être, une parole imprudente d'éloge qui s'adresse, il est vrai, moins à l'homme qu'au moment, on reconnaît avec joie qu'il y a dans cette histoire deux personnages nouveaux, les seuls auxquels M. de Lamartine se dévoue complètement, qu'il les cache où qu'il les montre. Ces deux personnages sont, à tout bien examiner, et plus qu'il ne le croit lui-même, l'un son héros, l'autre son guide. Son héros, ce n'est ni Verguin, ni Danton, ni Robespierre, ni Saint-Just; c'est le peuple dont il déroule les destinées, le génie et les droits. Son guide, ce n'est pas la Virgile de Dante, ce n'est pas la muse antique, la Clio de Thucydide, non, son guide, son inspirateur, c'est le Dieu des pauvres et des petits, dont il pénètre les conseils, dont il interprète le cœur, et qu'il proclame le chef éternel de la démocratie du monde.

Voilà l'esprit, la pensée et, pour ainsi parler, l'âme de ce grand livre; la forme en est digne. Le talent est immense. Il est égal au sujet, et c'est tout dire. Le style est très naturel, très fort, très-éclatant. Il se déroule encore quelquefois en longs plis à la manière d'une tunique des temps primitifs, mais il se resserre et s'agrafe souvent comme une armure moderne. C'est à un progrès dans M. de Lamartine. Il apprît à être concis, nerveux à propos. Plus enclin par le tour de son génie à se développer dans de larges périodes homériques ou cicéroniennes, il arrête, lorsque la situation l'exige, à graver, à frapper ses paroles en figures d'airain, comme Salluste ou Tacite. Il a compris la puissance de la brièveté, et, quoique Athénien par nature et par goût, il a, quand il le faut, le laconisme et la gravité.

Cette souplesse est, avec une abondance, une fécondité toujours croissante, le double caractère de ce livre. Joignez-y l'intérêt le plus profond, le plus intime, le plus poignant, l'intérêt jusqu'aux larmes, tous les gémissements, tous les sanglots, tous les cris du cœur, sans que le droit, la philosophie soient sacrifiés à un seul instant, au plus fort des douleurs et des plaintes. Telle est, selon nous, cette histoire, cet acte de foi en huit volumes, cette improvisation gigantesque, cette fière confession de tout un peuple par un citoyen de ce peuple, qui compâit à la

nature, à la famille, aux désespoirs de l'âme, et qui cependant reste fidèle aux principes de la révolution. Rare et précieuse humanité d'une sensibilité vraie et d'une raison invincible!

Comme historien, M. de Lamartine ne ressemble pas à ses devanciers près desquels il se place, sans leur nuire et aussi sans être diminué. Là, comme partout, chacun garde sa taille.

Bossuet a écrit l'histoire en poète et en prophète; il lui a donné l'âme d'une révélation biblique, d'une genèse continue, d'une théologie éternellement et systématiquement créatrice. Voltaire est un bon moine; il a écrivain l'histoire en tacticien héroïque de la philosophie; l'histoire a été pour lui une ingénieuse machine de destruction, une stratégie exterminatrice. De nos jours, M. Guizot a réduit l'histoire à un grave enseignement politique; M. Thiers l'a rédigée en annales vivantes d'administration et de guerre; M. Mignet l'a frappée en médaille; M. de Barante en a fait une chronique romaine; M. de Lacretelle, un récit émouvant et classique; M. Thierry un poème d'érudit; M. Michelet, si original et si imprévu, a fait, lui, de l'histoire une encyclopédie du cœur et des idées, un drame multiple et saisissant; M. Louis Blanc, l'élegant doctrinaire de la montagne, en a fait un plaidoyer républicain; M. de Ségur, un admirable fragment d'épopée. L'analyse de M. de Lamartine avec ce dernier écrivain vient de ce que leurs deux beaux livres sont empreints, à un haut degré, du sentiment de l'antiquité! M. de Lamartine est un Plutarque épique.

En résumé, M. de Lamartine, après avoir chanté en poète l'infini et ses abîmes, le cœur et ses mystères, ne s'est point senti lassé; et, changeant d'horizons, au lieu de vivre de pure lumière, il s'est nourri de la moelle des idées et des choses. Il s'est élancé de la retraite dans les orages du forum. Le poète a parlé en orateur, et, du haut de la tribune, il a défendu la liberté et l'égalité avec les accents pathétiques et la mâle éloquence du citoyen. Il ne s'est pas arrêté là; il s'est fait l'historien de la révolution française. Il en a raconté tous les partis, et les a tous représentés, tous compris, tous aimés, par ce que chacun avait de bon et de légitime: le sentiment chez les royalistes; chez les patriotes, l'héroïsme et le dogme; la conscience chez les modérés. Placé au-dessus de tous les partis, avec la passion de l'idée révolutionnaire au cœur, il condamnait, ou glorifiait, ou excuse, ou expliquait, ou justifiait dans une grande pensée de réconciliation et de paix. Il conclut par le pardon mutuel et par la fraternité, comme la Providence.

Les Girondins seront l'épopée de la France, et, ce qui est plus beau, ils seront aussi un des évangiles de la démocratie. Puisse la démocratie croire à ses destinées et à la forte parole qui les lui annonce! Et puisse M. de Lamartine vivre assez pour entrer avec tout le peuple dans ces régions fertiles sur lesquelles il se penche et qu'il nous signale avec l'élan d'un tribun, la majesté d'un historien, l'autorité et la conviction d'un homme d'état!

J.-M. D.